

INTRODUCTION

LE SITE ET SON CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

La Calabre est longtemps restée une oubliée. En dépit des efforts d'irrigation et de mise en valeur des terres qui ont touché principalement le fond des vallées, en dépit de quelques tentatives – trop rarement réussies – pour y implanter des industries, comme la Montefibre, filiale de la Montedison, en dépit de paysages somptueux et du rapatriement à grands frais de richesses culturelles, tels les bronzes de Riace, en dépit même des touristes qui s'entassent sur ses côtes, la Calabre est avant tout un lieu de passage entre des régions plus clémentes : Pouille, Basilicate, Sicile et Campanie. D'un abord difficile, elle est aussi une oubliée tant des chroniqueurs que des sources diplomatiques, et, par voie de conséquence, des historiens.

Il en va de même dans le domaine de l'archéologie médiévale. Les difficultés d'accès de la plupart des sites, leur éloignement des dépôts de fouilles ou des musées, par ailleurs peu nombreux, rendent particulièrement ardue mais d'autant plus passionnante toute recherche dans ce domaine. Car la Calabre a été une région-clé : sans elle, pas d'unité possible entre l'Italie du sud et la Sicile. Pour tout conquérant, il était primordial de la tenir et de la conserver. Elle a été une région «tampon», une marche où s'affrontaient les adversaires. convoitée pour son importance stratégique, mais aussi pour ses richesses en matières premières, elle a été sujette à des renversements de situation. Elle est passée de main en main durant tout le Moyen Âge, déchirée successivement par les Lombards, les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Souabes, les Angevins et les Aragonais. Ce sont les Normands et leurs successeurs immédiats qui ont particulièrement retenu notre attention à travers un site-clé dans la conquête des territoires : le château de Scribla.

Laissé totalement à l'abandon, le site, proche de la frontière nord de la Calabre, n'avait été touché au début des recherches ni par des entreprises de

restauration qui auraient, au mieux, fossilisé le patrimoine archéologique, ni par les pillards de vestiges si nombreux en Italie (fig. 1). En outre, sa position relativement accessible permettait d'avoir des conditions de travail passablement aisées. Autour de la forteresse logée au cœur de la basse vallée du Crati, semblaient s'être cristallisés les désirs de conquête du XI^e siècle. Sa fouille répondait à plusieurs objectifs; il fallait d'abord, une fois le site identifié avec certitude, découvrir si les Normands se lançant à l'assaut de la Calabre avaient utilisé – comme cela semble évident pour d'autres sites fortifiés tels San Marco Argentano – le type de construction de terre qui leur était familier : la motte. Ensuite, sachant qu'ils avaient tenté d'y établir un noyau de peuplement, il était nécessaire de vérifier comment s'étaient répartis et organisés dans l'espace la forteresse et l'habitat qui lui était adjoint. Il restait enfin à dessiner leur évolution respective depuis la fondation du *castrum* jusqu'à sa disparition, qu'il était alors impossible de situer dans le temps.

Des fouilles, autorisées par la Soprintendenza alle Antichità della Calabria, financées et contrôlées par l'École Française de Rome, s'y sont déroulées durant quatre ans, de 1976 à 1979, et l'étude du matériel recueilli, commencée dès le début des recherches, s'est poursuivie jusqu'en 1985. La publication, trop longtemps suspendue, a été remise en chantier en 2005 à l'occasion du rapatriement du matériel mis au jour lors de la fouille, depuis Rome, où il était entreposé pour étude, vers la Calabre.

Les découvertes réalisées à l'occasion des recherches archéologiques se sont avérées sensiblement différentes de ce qui était attendu. Elles ont, en effet, révélé une occupation humaine plus ancienne et nettement plus longue que ce que l'étude historique préalable ne laissait supposer. Ces résultats ajoutés aux dimensions mêmes du



Fig. 1 – La colline du Torrione portant les ruines du château de Scribla vue du sud.

terrain soumis à l'enquête ont conduit à envisager deux recherches distinctes où serait abordée chronologiquement l'étude du site. L'articulation a été fixée à la fin de la dynastie normande en 1190. Il s'agissait de consacrer à cette recherche deux thèses de troisième cycle, puis d'effectuer une publication commune dans la collection de l'École française de Rome.

Un seul des deux projets étant parvenu à son terme, ce volume ne prétend traiter dans le détail que de la seconde des deux périodes chronologiques, qui mène de 1190 au début du XV^e siècle. Les données relevant de la première période, dont l'étude a été confiée à Ghislaine Noyé, y sont donc abordées uniquement lorsqu'elles sont indispensables à la compréhension des événements qui ont suivi, certaines explications ou descriptions ayant nécessité des retours en arrière.

Il nous a semblé utile de rappeler d'abord les problèmes posés par l'identification du site, dont le choix fut, dès la création du château, lié aux impératifs de la conquête. Le cadre géographique très original dans lequel la forteresse est insérée explique la pérennité des axes de communication et l'importance stratégique du lieu (fig. 2). Placé à la frontière entre Calabre et Basilicate, à la limite de la plaine mais permettant de contrôler le débouché de la montagne, à la fois carrefour et

passage obligé, le château a traversé tous les conflits dynastiques du XI^e au XV^e siècle. Si sa participation n'a guère laissé de traces dans les documents d'époque, en revanche, des renseignements indirects nous permettent de cerner son statut, son peuplement, son poids fiscal et son engagement dans les luttes de factions. Ces informations restent pourtant imprécises en ce qui concerne la forteresse elle-même; dans ce domaine, c'est la recherche archéologique qui devait apporter le plus d'enseignements, mais loin de résoudre les questions posées, elle en a fait surgir d'autres, auxquelles nous avons tenté de répondre, en partie grâce à l'interprétation du matériel riche et abondant découvert pendant les fouilles. Les parallèles établis entre ce matériel et d'autres objets déjà identifiés sur d'autres sites ont permis de suggérer les relations commerciales ou politiques de toute la basse vallée du Crati durant le Moyen Âge.

Durant trois années (1976-1979), à raison de deux campagnes par an, l'une au printemps, l'autre à l'automne, les recherches archéologiques menées sur le site ont permis l'étude des structures fossoyées et bâties. Le très abondant matériel mis au jour a fait l'objet de reconstitutions et de consolidations, et son étude a été conduite parallèlement aux recherches de terrain et durant les années qui



Fig. 2 – La colline du Torrione portant les ruines du château de Scribla vue du nord (cliché GN).

ont suivi (1980, 1981 et 1982). Les résultats seront abordés de manière classique : après une présentation de la conjoncture historique dans laquelle se sont progressivement élaborés la structure castrale et le village qui en dépendait, seront décrites les données archéologiques permettant la reconstitution de la fortification. La dernière partie sera consacrée à l'étude du mobilier découvert lors de la fouille, lequel illustre bien le mode de vie aristocratique du château.

I. IDENTIFICATION DU SITE

L'identification du site de Scribla, connu comme la première fortification normande de Calabre, n'a pas été sans poser problème : actuellement, en effet, le toponyme a disparu des cartes et

seule une série de recoupements a permis de localiser la zone, puis le lieu précis qui correspondent à la fortification primitive. La plupart des historiens, notamment F. Chalandon¹, V. De Bartholomaeis² et E. Pontieri³ se sont contentés d'éluider une question qui ne les concernait pas directement tandis que d'autres, à l'imagination fertile, ont attribué le nom, sans preuve, à des fortifications voisines, d'allure, il est vrai, plus impressionnante, en particulier à celle de Malvito⁴ (fig. 3 et 4) dont le massif donjon circulaire n'est pas sans rappeler celui de San Marco Argentano (fig. 5 et 6), seconde fondation normande en Calabre, si l'on en croit la chronique de Geoffroy Malaterra⁵.

Des tentatives de localisation ont cependant été effectuées dès le XIX^e siècle par des érudits calabrais; elles les ont amenés à rattacher le toponyme au diocèse de Cassano⁶ et au territoire de Castrovillari,

¹ Chalandon F., *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, I, p. 107.

² Aimé du Mont Cassin, *Storia de' Normanni di Amato di Montecassino volgarizzata in antico francese*, De Bartholomaeis V. (éd.), Rome, 1935, p. 120 (désormais Aimé du Mont Cassin, *op. cit.*).

³ Geoffroy Malaterra, *De rebus gestis Rogerii comitis di Goffredo Malaterra*, Pontieri E. (éd.), RIS², V, 1, Bologna, 1927, p. 16 (désormais : Geoffroy Malaterra, *op. cit.*).

⁴ Cette identification erronée est très ancienne puisqu'on la trouve sous la plume de Thomas Aceti qui ajoute ses annotations au texte plus ancien de Gabriele Barrio, *De antiquitate et situ calabriae*, Rome, 1737, p. 65, 4 : «Melvitum. In Instrumentis Normannorum appellatum fuit Scribla, postea Melvitum».

⁵ Que nous reprendrons dans le détail plus loin.

⁶ Minervini A., *Cenno storico sulla chiesa cattedrale di Cassano e sua diocesi*, Naples, 1847.



Fig. 3 – Les vestiges du donjon de Malvito.



Fig. 4 – Vue intérieure du donjon de Malvito.



Fig. 5 – Le château de San Marco Argentario.



Fig. 6 – Restitution du château de San Marco Argentario. Maquette réalisée à l'initiative du Musée de Normandie pour l'exposition consacrée aux châteaux au temps de Guillaume le Conquérant (cliché Musée de Normandie, tous droits réservés).

sur la foi de deux testaments datés de 1356 et 1428, aujourd'hui disparus, et sur lesquels il nous faudra revenir⁷. Les premières identifications précises et concordantes ont été effectuées d'abord par E. Sthamer en 1933⁸ puis par M. Mathieu en 1961 dans son édition de l'œuvre de Guillaume de Pouille⁹. Tous deux ont situé le château au confluent du Coscile et de l'Esaro, sur une colline isolée qui domine de 40 m la vallée du Crati, et au pied de laquelle se trouve aujourd'hui la gare de Spezzano Albanese¹⁰ (fig. 7). Le site, aux pentes naturellement escarpées, présente en effet des qualités défensives exceptionnelles; il porte en

⁷ L'Occaso C. M., *Della topografia e storia di Castrovillari*, Naples, 1844, p. 17 et 18, repris au début du siècle par Pepe C., *Memorie storiche sulla chiesa di Castrovillari*, Castrovillari, 1930, p. 65, n. 2, 3.

⁸ Sthamer E., *Bruchstücke mittelalterlicher Enqueten aus Unteritalien. Ein Beitrag zur Geschichte der Hohenstaufen*, Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1933, Phil. Klasse, n. 2.

⁹ Guillaume de Pouille, *La geste de Robert Guiscard de Guillaume de Pouille*, Mathieu M. (éd.), Palerme, 1961, t. II, p. 151, n. 2 (désormais Guillaume de Pouille, *op. cit.*).

¹⁰ Carte de l'Istituto Geografico Militare au 1/25000, f° 221 II (SO), coordonnées Lambert 3° 50', 39° 42'.



Fig. 7 – La région de Spezzano Albanese (Cosenza). Extrait de la carte de l’Istituto geografico militare f° 221 II (SO) au 1/25 000.

outre les ruines d'une haute tour carrée et d'une petite tour de flanquement, ainsi que des traces de terrassements (fig. 8). Enfin, en 1965, dans un long article consacré au toponyme Scribla¹¹, E. Conti s'accordait lui aussi à l'appliquer au «Torrione» de Spezzano Albanese; il suivait en cela le père Russo, historien local de renom, qui en avait déjà débattu, l'année précédente dans son ouvrage *Storia della diocesi di Cassano al Ionio*, non sans avoir, au préalable, fait le point sur la controverse¹². L'identification du site que nous avons pu fouiller de 1976 à

1979¹³, était donc désormais admise, et c'est sous le nom de Scribla qu'il est actuellement présenté dans le guide de Calabre du Touring Club Italien¹⁴, ainsi que dans un article de F. Di Vasto paru dans la revue *Magna Grecia*¹⁵. Néanmoins, dans une récente étude des documents grecs concernant la cité voisine de Castrovillari, Filippo Burgarella et André Guillou reviennent sur cette identification considérant que le nom de Scribla pourrait être une déformation de *Villa* ou *Xilla* et tendent à rattacher le lieu à Castrovillari¹⁶.



Fig. 8 – Les ruines du château de Scribla dominant la colline du Torrione. On observe de part et d'autre de la plateforme qui porte les vestiges deux dépressions qui évoquent d'anciens fossés.

¹¹ Conti E., *Il toponimo Scribla e il primo insediamento in Calabria*, dans *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania*, anno XXXIV (1965-1966), p. 217-223.

¹² Russo F., *Storia della diocesi di Cassano al Ionio*, Naples, 1964, t. 1, p. 182.

¹³ Noyé G., Flambard A.-M., *Scavi nel Castello di Scribla in Calabria*, dans *Archeologia Medievale*, IV, 1977, p. 227-228 et Noyé G., *Le château de Scribla et les fortifications normandes de la vallée du Crati*, dans *Società, potere e popolo nell'età di Ruggero II*, Università degli studi di Bari, Centro di Studi Normanno-svevi, Rome, 1979, p. 210.

¹⁴ *Basilicata e Calabria*, Guida d'Italia del Touring Club Italiano, Milan, 1965, p. 282.

¹⁵ Di Vasto F., *Il «Torrione di Scribla»*, dans *Magna Grecia* XVII, n. 3-4, 1982, p. 11 et 12.

¹⁶ Burgarella F., Guillou A., *Castrovillari nei documenti greci del Medioevo*, a cura di Leonardo Di Vasto, Castrovillari, 2000, p. 36-38. Les auteurs tentent d'assimiler Scribla à Castrovillari avant de revenir sur cette possibilité. Ils pensent que Malaterra s'est trompé en écrivant Scribla (qui devrait être à leur avis Scilla) et que le nom véritable était Stridola, p. 37-39.

Ces erreurs et incertitudes, surprenantes – étant donné le nombre de documents relatifs à Scribla –, s'expliquent en premier lieu par les transformations que le nom même a subi, d'un acte à l'autre, passant de Scribla à Stridola, Stridula, Stregola, San Antonio di Stridula, San Antonio Stridolo, puis, simplement, San Antonio¹⁷. Toutefois, la référence à saint Antoine semble s'être rapidement imposée devant le toponyme primitif. En effet, lorsque ce dernier n'est pas essentiel pour éviter une confusion – les dédicaces à saint Antoine sont en effet courantes dans la région – les textes ont tendance à l'omettre. C'est le cas, notamment, dans les registres du Vatican concernant la Calabre¹⁸ où le toponyme San Antonio est mentionné dans une énumération de lieux où des clercs perçoivent les dîmes. Ces listes, bien qu'illogiques, incomplètes et désordonnées à nos yeux, regroupent habituellement des toponymes géographiquement proches et relevant en général d'un même diocèse. Il n'est pas nécessaire alors d'apporter la précision supplémentaire que constitue «Stridolo» : la localisation géographique de l'ensemble suffit, pour les contemporains, à désigner le lieu. Il en va de même dans les rôles des impôts perçus par la cour angevine : la *cedula subventionnis* de 1275 fait ainsi

figurer «S. Antonio», sans autre précision, entre Castrovillari et Cassano¹⁹. La seconde source d'incertitude réside dans le petit nombre d'indications d'ordre géographique que nous apportent les textes, la plupart des noms mentionnés ont en effet aujourd'hui disparu. Il est néanmoins certain que San Antonio Stridola dépendait du diocèse de Cassano²⁰, que les territoires étaient contigus²¹, et qu'il était voisin du tènement Sagitta ou Saetta situé sur le finage actuel de Spezzano Albanese²².

Des prospections attentives dans toute la région ont démontré qu'aucun autre site ne pouvait mieux correspondre à celui du château dont Geoffroy Malaterra mentionne la construction en 1048 : *Robertum vero Guiscardum in Calabria profuit : firmans ei castrum in valle Cratensi, loco, qui Scribla dicitur*²³. La vaste plaine qui l'entoure et qui s'ouvre largement sur la mer Ionienne a mérité, aux abords du Torrione, le nom de Piana delle sanguisughe. Cette Plaine des sangues, marécageuse jusqu'aux travaux de bonification entrepris en 1930 par Mussolini, était infestée de malaria et, par ces quelques traits, elle concorde exactement avec les brèves indications d'insalubrité que rapporte le chroniqueur; elle aurait contraint Robert à partir pour fortifier un lieu où l'air était plus sain.

¹⁷ À partir des formes attestées : Scribla

Stridola, Stridula, Stridolo,
Stregola, Stregula, Strigula,

on peut remonter à des radicaux SCR-/STR- qui n'autorisent le choix qu'entre un petit nombre d'étymologies.

1) Un dérivé de la forme verbale latine ***sterno, stravi, stratum, ere* (racine i.-e. **ster*), voir Ernout-Meillet, *DELL*, p. 647, s.v., dont le sens premier est : «étendre, coucher à terre», d'où «joncher de», «recouvrir de» qui a donné *strata* (uia) : «chaussée» (voir fr. *estrée*; v.h.a. *strazza* ~ all. *strass*; v. angl. *stroet* ~ angl. *street*). On trouve un dérivé lat. *stragulus*, «qu'on étend», ex. : *stragula vestis*, voir Varron, *LL* 5, 187, «couverture», «housse», «tapis», «surface recouverte» (au sens de couverture végétale); on pourrait alors rapprocher le toponyme d'un autre qui lui est proche : *Stragolia* (voir les toponymes *Stragolia grande* et *Stragolia piccola* qui désignent aujourd'hui encore l'extrémité du plateau voisin dont la colline du Torrione est un fragment détaché). Ce terme aurait caractérisé, à l'origine, une zone recouverte de végétation, ou bien traversée par une route.

2) Un dérivé du substantif *striga, ae*, «rangée», «ligne», «sillon», qui a donné *strigatus* dans la langue des arpenteurs romains (*ager strigatus*, opposé à *ager scamnatus*, désigne un champ plus long que large dans la direction des raies laissées par les labours). Le relais étymologique aurait pu se faire par la forme *strigulus* qu'on trouve dans les glossaires (voir Ernout-Meillet, *DELL*, p. 656, s. v. *striga* I).

3) Une étymologie beaucoup plus improbable et fantaisiste rattacherait le terme à l'homonyme *striga, -ae*, «grand-duc», «oiseau de nuit», par extension «strige», «sorcière», «vampire». L'oiseau de nuit produit un bruit strident en sifflant : *stridere*,

cf. dérivés *stridulus, stridulare* (Ernout-Meillet, *DELL*, p. 656, s. v. *strido*).

Nous nous garderons de trancher parmi ces multiples possibilités. Notons cependant que V. Saletta, auteur de la *Storia di Cassano Ionio*, Rome, 1966, p. 15, opte pour l'origine grecque du nom.

¹⁸ Russo F., *Regesto Vaticano per la Calabria*, Rome, 1974, t. I, n° 2889, 5591, 5903.

¹⁹ La liste complète de la *cedula subventionnis* est la suivante : Albidona, Aieta, Tortora, Brahalla, Lungro, Galatro, Castrovillari, S. Antonio, Cassano, Pizzules, Cerchiara, Ricetta, Laino, Morano, Scalea, Orsomarso, Abatemarco, Castrum Mercurii, Verbicaro, Castrocuco, Saracena, Mormanno, Trebisacce. Voir Pardi G., *I registri angioini e la popolazione calabrese del 1276*, dans *Archivio Storico per le province Napoletane*, 1923, p. 38 et Russo F., *Storia della diocesi di Cassano, op. cit.*, p. 190. Brahalla désigne Alto-monte voir Ménager L.-R., *Recueil des actes des ducs normands d'Italie [1046-1127]*, I, Bari, 1981, Documenti e monografie 45, p. 50.

²⁰ Voir Vendola D., *Apulia, Lucania, Calabria. Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV*, coll. Studi e testi 84, Città del Vaticano, 1939, p. 185, f. 11, n° 2370.

²¹ Voir Dormeier H., *Montecassino und die Laien im 11. und 12. Jahrhundert*, Stuttgart, 1979, p. 50, 68, 236 et acte n° 573 du *Regestum Petri Diaconi*, édition partielle Gattola E., *Historia abbatis Cassinensis*, 2, Venise, 1733, S. 934 f. : «... directe in via qui venit a Tarsia et qualiter descendit per hunc Ballonem directe usque in finibus terris de hominibus de Cassano et de hominibus Strigule...».

²² Voir Pratesi A., *Carte latine di Abbazie Calabresi provenienti dall'archivio Aldobrandini*, Città del Vaticano, 1958, p. 3435, n° 10.

²³ Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, p. 14.

*Robertus vero Guiscardus cum apud Scriblam moraretur, Calabros fortiter impugnans, cum videret fuos propter infirmitatem loci, et æris diversitatem languescere, saniozem locum expectens, non quidem hostes devitanda, ut timidus retrorsum vadens, longius recessit : sed potius quali in hostem hians, in viciniorem se conferens, castrum, quod S. Marci dicitur, firmavit...*²⁴

En outre, dans une charte de l'abbaye Santa Maria della Mattina datant de la fin de l'année 1128 ou du début 1129, Mabille, veuve de Guillaume de Grandmesnil, fait don au monastère de deux terres situées «*in tenimento Sagitte*» dont la charte précise les limites :

... et est divisio ipsarum terrarum : unius vero que est sub strata, ab oriente est prima oblacio que facta est a me ipsi abbacie, et via que descendit apud Sanctum Antonium de Stribula, ab occidente et a meridie est oblacio Sancti Adriani que est sub strata, et septe(m)trione est vallata et ascendit usque viam descendentem in Stribulam; et alia vero terra est supra strata dicitur de Conca : ab oriente est oblacio Sancti Adriani vallis Vavosi, ab occidente est terrata et terra domini Ugonis filii Riccardi usque viam, a septe(m)trione via et a meridie est directa terrata limes us(que) prefatam oblacionem Sancti Adriani...

Les autres indications topographiques données par le texte se sont révélées impossibles à vérifier. L'acte²⁵ précise que Sagitta est voisin du *balneum antiquum*, dont l'emplacement correspond approximativement aux nouveaux établissements thermaux de Spezzano Albanese installés près du carrefour de la SS 19 et de la route qui mène à San Lorenzo del Vallo (voir fig. 7); des canalisations de terre cuite antiques indiquant la présence probable d'établissements thermaux y ont été découvertes²⁶.

On notera enfin que si le vocable San Antonio n'est plus utilisé aujourd'hui pour désigner l'emplacement du château, cette disparition est, de toute évidence, fort récente, en effet le nom figure encore sur plusieurs cartes du XVIII^e siècle, toutes antérieures à la capture du Coscile par le Crati (fig. 9, 10, 11, 12, 13)²⁷. En outre, au début du XX^e siècle, le géomorphologue Maurice Gignoux le

signale encore lors de l'observation de la stratification des alluvions fluviales. Il remarque en effet la «*coupe superbe*» visible au nord de Spezzano Albanese, sur le «*lambeau détaché de la Torre San Antonio*»²⁸. La disparition du toponyme est d'ailleurs toute relative puisqu'à 2 km au nord, le long de la SS 19, un ancien moulin à huile aujourd'hui abandonné est encore désigné sous le nom de Molino di San Antonio. C'est aussi le nom que porte, sur le plan cadastral, le chemin qui contourne la colline de Scribla par le sud : il y est appelé «*strada vicinale S. Antonio*» (fig. 14)²⁹. Enfin, c'est encore le nom de la foire aux bestiaux dont l'origine est, semble-t-il, fort ancienne, qui se déroule traditionnellement au pied du château, dans les premiers jours du mois d'octobre³⁰.

2. LE CRATI, VOIE DE PÉNÉTRATION NORD-SUD

Longue de 250 km, la Calabre constitue la ramification extrême de la botte italienne et, par sa position, se présente comme un pont entre la péninsule et la Sicile. Du point de vue morphologique, elle est presque entièrement occupée par des chaînes montagneuses et de hautes terres qui rendent le passage extrêmement difficile. Au nord, en bordure du golfe de Tarente, s'élève le rempart du Pollino, dernier relief calcaire de l'Apennin méridional qui s'étend sur une trentaine de kilomètres et culmine à 2271 m. La pente du versant calabrais, vers l'ouest, est abrupte alors que celle du versant lucanien, vers l'est, est plus calme³¹. Il faut souligner que tout en constituant la limite géographique de la Calabre, le Pollino n'en a pas toujours été la frontière historique. Le long de la côte occidentale, sur 70 km, s'allonge le horst rectiligne et étroit de la chaîne Paoline ou chaîne Côtière qui forme une muraille uniforme, aux flancs escarpés, presque sans entaille, aux sommets arrondis hauts de 1300 à 1500 m³². Vers l'est enfin s'étale l'imposant bloc cristallin de la Sila, légèrement incliné

²⁴ Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, p. 14.

²⁵ *Regestum Pietri Diaconi*... Gattola, *op. cit.*, acte 573.

²⁶ Quilici L. et al., *Carta archeologica della piana di Sibari, Atti e memorie della società Magna Grecia*, nuova serie IX-X (1968-1969), Rome, 1969.

²⁷ On pourra consulter à la fig. 9 la carte extraite de l'œuvre de Gabriele Barrio, *Antichità e luoghi della Calabria*, Rome 1737, réédition Cosenza 1979, et à la fig. 10, une autre carte tirée du bel ouvrage de Gambi L., *Calabria*, Le regioni d'Italia, n° 16, Turin, 1965. Dans les deux cas, le nom de San Antonio semble désigner une bourgade au confluent du Coscile et de l'Esaro.

²⁸ Gignoux M., *Les formations marines pliocènes et quaternaires de*

l'Italie du Sud et de la Sicile, dans *Annales de l'Université de Lyon*, 1913, nouvelle série, I, fasc. 36, p. 244.

²⁹ Plan cadastral de la commune de Spezzano Albanese, foglio 1, échelle 1/2000.

³⁰ L'Occaso C. M., *op. cit.*, p. 17; Miraglia E., *Le antichità di Castrovillari di Don Domenico Casalnovato*, Milan 1954, p. 61 et note 64; Di Vasto F., *Il «Torrione di Scribla»*, *op. cit.*, p. 11 et note 10.

³¹ Voir Gambi L., *Calabria*, *op. cit.*, p. 10.

³² Birot P., *Observations sur la vallée du Crati*, dans *Bulletin de l'Association des géographes français*, 1938, n° 111, p. 30 et Gambi L., *Calabria*, *op. cit.*, p. 19-20.



Fig. 9 – La Calabre au début du XVIII^e siècle. Extrait de Barrio G., *Antichità e luoghi della Calabria*, traduction italienne de l'ouvrage original, *De antiquitate et situ Calabriae*, par Erasmo Manenso, Roma, 1737. Réimpression anastatique par les éditions Brenner, Cosenza 1979.

vers le sud, peu entaillé par les vallées, et dont le diamètre atteint une cinquantaine de kilomètres.

Limitée vers le nord par le massif du Pollino et encadrée selon une direction méridienne, entre les deux reliefs que nous venons de décrire, s'étend une fosse : la vallée du Crati. Les sédiments pliocènes qui remplissent cet ancien golfe marin ont été relevés de 250 à 650 m, basculés et fracturés, encadrant ainsi la vallée d'une série de terrasses où les villages, à l'époque médiévale, se sont installés de façon privilégiée³³. Sur 93 km, le Crati allonge

sa vallée. Ce véritable corridor, généralement large de 3 à 4 km, atteint parfois 6 km. Le fleuve, qui prend sa source dans le massif de la Sila, déroule ses méandres vers le nord jusqu'à Tarsia, où les contreforts de la Sila le contraignent à bifurquer vers l'est. Après avoir dépassé les dernières hauteurs près de Terranova di Sibari, il traverse la plaine de Sibari-Thurium et reçoit sur la rive gauche les eaux du Coscile, lui-même déjà grossi de l'Esaro, avant de se jeter dans la mer Ionienne. C'est l'ensemble formé par ces trois fleuves qui

³³ Nous nous garderons d'entrer dans le débat qui oppose les géomorphologues au sujet de la formation du relief calabrais. Depuis le début du sujet, les enquêtes sur le terrain se sont multipliées et nous n'avons pas manqué de nous y reporter, dans un premier temps pour mieux comprendre la nature du sous-sol sur le site même de Scribla, et, dans un second temps pour procéder à la recherche des dépôts argileux susceptibles d'avoir été utilisés par les potiers. Nous nous permettons donc de renvoyer à ces travaux extrêmement précis et bien documentés. Cortese E., *Descrizione geologica della Calabria*, vol. IX, *Memorie descrittive della carta geologica d'Italia*, Rome, 1895; Di Lorenzo G., *Geologia e geografia fisica dell'Italia meridionale*, Bari 1904;

Gignoux M., *La Calabre*, dans *Annales de géographie*, 1909, p. 141-161; du même auteur, *Les formations marines pliocènes et quaternaires*, op. cit.; Sestini A., *La piana di Sibari*, dans *Atti XI, Congresso geografico italiano*, Naples 1930, vol. I, p. 124-131; Kanter H., *Kalabrien*, Hambourg, 1930, notamment les pages 100-110; Thomas F., *La formation d'un fossé méditerranéen : la vallée du Crati*, dans *Revue de géographie de Lyon*, 1966, vol. 41, n° 2, p. 155-165; Guérémy P., *La Calabre centrale et septentrionale*, *Guide d'excursion géomorphologique*, dans *Travaux de l'Institut de géographie de Reims*, 1972, n° 10; Verstappen M. T. H., *A geomorphological survey of the NW Cosenza province, Calabria, Italy*, *Geomorphology*, 1977, n° 4, p. 578-594.



Fig. 10 – Calabria citra. Carte éditée par Johannis Blaed (XVII^e siècle). Cette carte donne une bonne idée de ce que l'on connaît de la Calabre entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Imprimée en deux feuilles (« Calabria citra » et « Calabria ultra »), elle fait partie du volume VIII dédié à l'Italie de la *Geographia Blaviana* publiée à Amsterdam en 1662, par Johannis Blaed. C'est une copie, à une échelle différente, de la carte de l'*Atlante d'Italia* éditée en 1621 par Fabio Magini. Elle présente un réel intérêt scientifique, surtout en ce qui concerne la remarquable précision des contours côtiers.

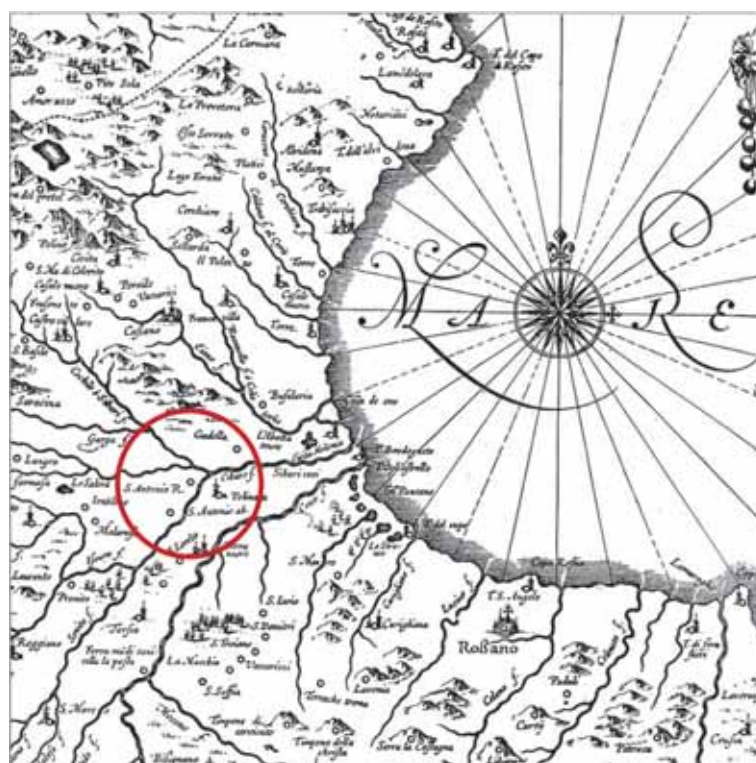


Fig. 11 – Détail de la carte de la Calabre citérieure extraite de l'atlas édité par Johannis Blaed (XVII^e siècle).



Fig. 12 – Carte extraite de *La Calabria* de Prospero Parisio (1589, rééditée en 1592), gravure de Natale Bonifacio da Sebenico. Voir Bosco U., De Francis A., Isnardi G., *Calabria*, Milan, 1962, p. 28, encart.

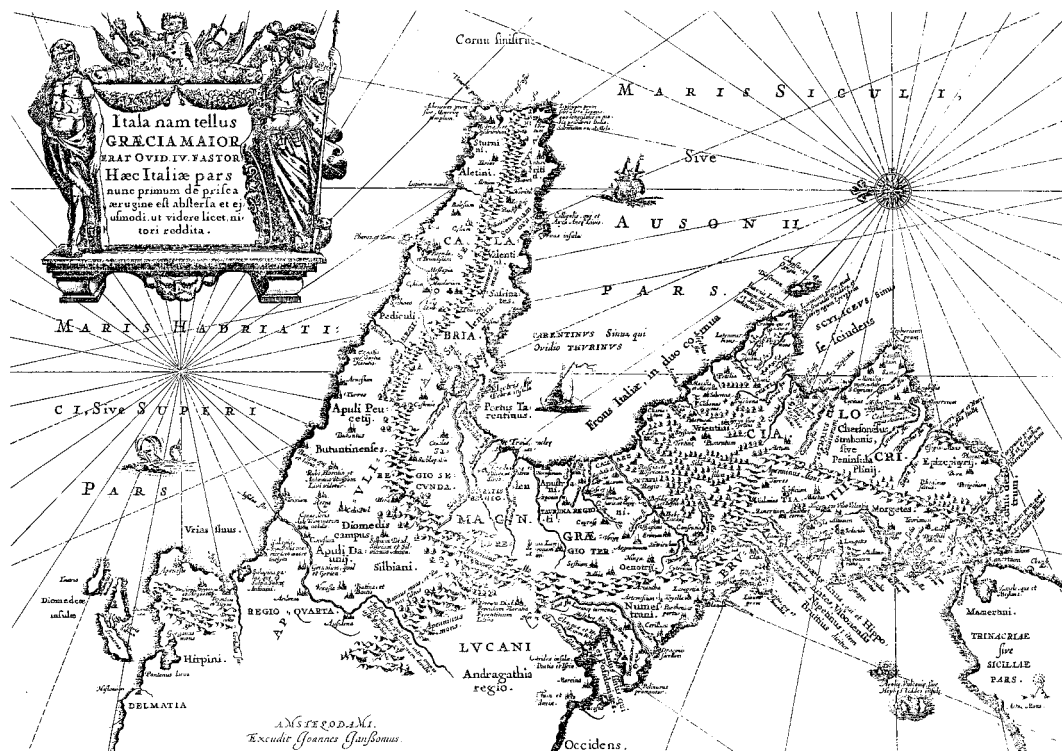


Fig. 13 – La Calabre au XV^e siècle. Carte de l'époque dans une réédition du XVIII^e siècle, d'après Bosco U., De Francis A., Isnardi G., *Calabria*, Milano 1962, p. 404. Elle montre avec évidence, dans le dessin du contour des côtes, l'influence des portulans contemporains. La géographie de l'intérieur des terres est secondaire donc beaucoup plus imprécise. Plutôt qu'une véritable carte, il s'agit d'un document d'intérêt géographique dans lequel la Calabre apparaît comme une partie de la Græcia major ou Magna Græcia qui donne son titre à la carte même. L'orientation est inversée au regard des critères de la géographie moderne, selon une habitude des cartographes du nord quand ils avaient à représenter des terres méridionales.

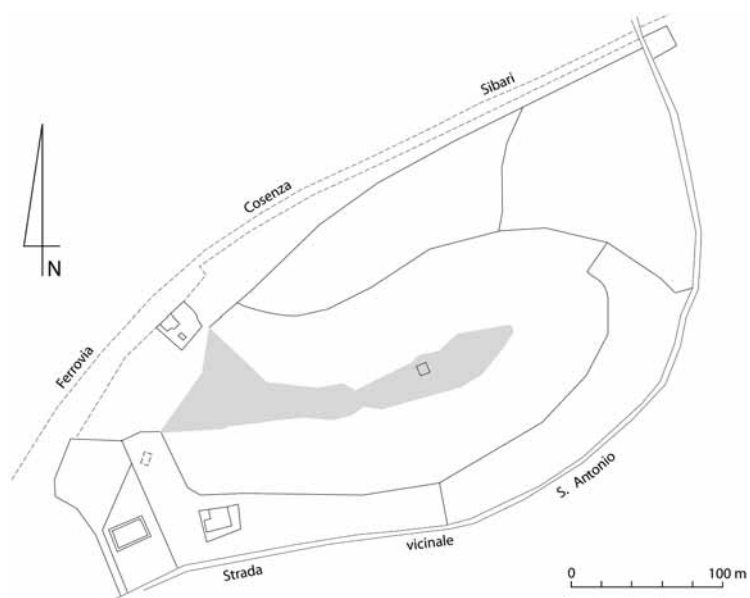


Fig. 14 – Extrait du plan cadastral de Spezzano Albanese, au sud de la colline du Torrione, on voit le chemin vicinal San Antonio.

constitue la basse vallée du Crati. Le Coscile, qui vient du nord, prend sa source dans le massif du Pollino et se dirige vers le sud-est en direction du Crati; son débit, assez faible, est d'autant plus réduit qu'il traverse des régions calcaires perméables où l'infiltration est importante³⁴. Il transporte en abondance des matériaux arrachés à son lit et aux pentes totalement dénudées de l'Apennin méridional. L'Esaro prend sa source dans la chaîne Paoline, au Mont Caloria; sur 30 km il reçoit de nombreux affluents de rive gauche avant de rejoindre le Coscile au nord-est.

On constate immédiatement que l'ensemble formé par ces trois cours d'eau et leur basse vallée dessine une croix orientée selon les points cardinaux, qui favorise la pénétration, tant vers le nord que vers le sud, et permet de relier l'une à l'autre, les côtes Ionienne et Tyrrhénienne. Cette configuration très particulière du relief calabrais explique pourquoi la vallée du Crati, enfoncée du nord au sud au cœur de la Calabre septentrionale entre les massifs montagneux, a joué un rôle privilégié dans le domaine des communications (fig. 15). Les vicissitudes historiques ont largement contribué à accentuer cette fonction : l'insécurité des mers et des côtes, dès la fin de l'Antiquité, a rendu indispensable l'utilisation de la voie de terre ce qui, du même coup, a nécessité son étroite surveillance militaire.



Fig. 15 – Topographie simplifiée de la Calabre.

³⁴ Selon Gambi L., *Calabria, op. cit.*, p. 87, le Coscile et l'Esaro perdent par infiltration 60% de leurs eaux.

Cependant les problèmes posés par la localisation précise du réseau routier d'Italie méridionale et plus particulièrement des environs du site de Scribla à haute époque sont multiples et d'une grande complexité. Il faut se garder constamment des tentations réductionnistes et déterministes. Il semble que, même quand des lignes directrices se maintiennent, différentes solutions adaptées à des cadres géo-économiques et politiques en constante mutation se soient superposées. Ces solutions obéissent à deux logiques distinctes qu'on voit se succéder selon que l'occupation de l'espace concerne le plat pays ou, au contraire, qu'elle intéresse surtout les hauteurs. L'alternance, à plusieurs reprises, de ces deux logiques opposées a rythmé la descente et la remontée successive des habitats.

2.1. Les solutions protohistoriques

Pour des raisons bien exposées par J. de La Genière³⁵, l'occupation protohistorique intéressait surtout les hauts pays. Les peuples de l'âge du fer, barricadés dans leurs *oppida*, descendaient peu dans la plaine sinon pour en tirer de maigres récoltes; leur économie était essentiellement pastorale. Ils ne communiquaient pas avec le nord, direction qu'il importait au contraire de verrouiller contre les vagues successives d'invasions italiotes, tels les *Bruttii* ou les *Lucanii*, et ils n'étaient pas concernés par les liaisons transisthmiques. Ils n'avaient pas d'implantations maritimes, par conséquent rejoindre les côtes restait secondaire. Leurs réseaux de communication étaient donc réduits au minimum et reliaient, en suivant les lignes de crête, une série d'établissements repliés sur eux-mêmes. Les principaux étaient : Amendolara, Francavilla Maritima, Torre Mordillo, Rossano, Castiglione di Paludi, reliés entre eux, du X^e au VIII^e siècle av. J.-C., par une directrice nord-sud qui suivait les hauteurs en retrait de la côte Ionienne³⁶. Un autre axe, plus intérieur, semblait relier les centres de Bisignano, Laino, Torano et Roggiano Gravina³⁷.

³⁵ La Genière J. de, *Recherches sur l'âge du fer en Italie méridionale*, Naples, Centre J. Bérard, 1968, p. 81-84.

³⁶ Guzzo P. G., *Le scoperte archeologiche nell'attuale provincia di Cosenza*, Cosenza 1980, p. 9-10; Guzzo P. G. et Luppino S., *Per l'archeologia dei Brezi*, dans *Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité*, 92, 1980, p. 821-914 (voir particulièrement les p. 858-868).

³⁷ Guzzo P. G., *Le scoperte archeologiche*, op. cit., p. 10.

³⁸ Greco E., *Guida archeologica della Magna Grecia*, Laterza, Rome-Bari, 1981, p. 115-118. Voir les implantations sybarites

2.2. La Grande Grèce

Cette solution fut remise en question vers 730-720 par l'arrivée des colons doriens sur la côte Ionienne. Crevant les lignes de défense indigènes, les fondateurs de Sybaris, solidement installés à l'embouchure du Crati, occupèrent méthodiquement la plaine, délogèrent petit à petit les montagnards de leurs forteresses³⁸ et se taillèrent une vaste zone d'exploitation correspondant à peu près à la plaine du Crati. Peu de temps après, ils établirent des antennes sur la mer Tyrrhénienne en fondant les colonies de Laos et de Skydros. Dès lors se posait le problème des liaisons transisthmiques. Même s'il est vrai (comme le remarquaient déjà Hérodote et Strabon) que l'essentiel des liaisons se faisaient *via mare* par un cabotage longeant la pointe de la botte, il reste que cette pratique était fréquemment rendue difficile, voire impossible, par les relations tumultueuses que Sybaris entretenait avec ses voisins : Locres, Crotona, Rhegion. Comment rejoindre Laos quand le détroit de Messine était fermé? Il fallait nécessairement établir une ligne (ou des lignes) de communication terrestre. Les fleuves, même s'ils autorisaient, selon Tite-Live, le flottage des matériaux, n'étaient pas navigables, mais leurs vallées fournissaient des possibilités de pénétration routière. Dès le début du VI^e siècle, un axe Sybaris-Laos, suivant le cours du Coscile, puis celui du Garga, devait rejoindre la région de Mormanno, franchir la ligne de partage des eaux en contournant les hauts sommets de l'Apennin calabrais (monte del Vaccaro, 1425 m; monte Palanuda, 1632 m; monte Vernita, 1456 m) pour redescendre ensuite le cours du Laos vers les stations de Marcellina et de Cirella. Une autre voie, plus méridionale, suivant la vallée du Crati vers Cosenza, pour déboucher sur la côte à Amantea, était possible, mais elle devait être menacée en permanence par les Crotoniates qui contrôlaient l'axe fleuve Neto-fleuve Savuto³⁹.

Ce réseau, en somme très simple, semble s'être perpétué jusqu'à la conquête romaine, sans être

mises en évidence par des fouilles de Francavilla et Amendolara.

³⁹ Voir la discussion de Greco E., *Guida archeologica della Magna Grecia*, op. cit., p. 62-63. Sur l'ensemble des voies de communication de Grande Grèce et sur le tracé côtier, voir Lugli G., *Il sistema stradale della Magna Grecia*, dans *Vie di Magna Grecia*, Atti del II convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 1962), Naples 1963, p. 23-36.

affecté par la destruction de Sybaris en 510, ni par la fondation, en 444, de la colonie panhellénique de Thourion, qui maintint, sans grands changements, le système antérieur de domination sur la plaine.

Le recours de Thourion à l'aide romaine, en 282, pour résister à l'offensive du *condottiere* lucanien Stennius Statilius, amena la mainmise de Rome sur la région. Alliée fidèle de l'*Urbs* contre Pyrrhus et contre Hannibal, Thourion, saccagée par les Carthaginois en 203, fut remplacée en 194 par la colonie latine de Copia Thurii. Une période beaucoup plus calme s'ouvrait pour la plaine du Crati.

2.3. De Rome à Byzance (fig. 16)

La péninsule s'unifiant, le nord se transformait en voie de pénétration pour la *Pax romana*. Dès 132, la *via Popilia*, œuvre du consul P. Popilius Laenas, reliait Capoue à Reggio⁴⁰, faisant reculer, prétendait-il, sur l'*ager publicus*, l'élevage devant les cultures. Le tracé précis de la *via Popilia* est encore objet de discussions. Pour le tronçon qui nous occupe, le parcours le plus probable, partant du nord, est le suivant : haute vallée du Lao, Mormanno, Campo Tenese, Morano Calabro, Castrovillari, vallée du Coscile jusqu'au confluent avec l'Esaro, moyenne vallée du Crati rejointe à Tarsia puis remontée jusqu'à Cosenza. Plus au sud, on franchissait le fleuve Savuto à Scigliano

⁴⁰ Voir le célèbre *elogium* de Polla, *CIL* I, 638 = *ILLRP* 454, «...primus feci ut de agro poplico / aratoribus cederent pastores...» (*elogium* de Polla, l. 13-14).

⁴¹ Guzzo P. G., *Le scoperte archeologiche...*, *op. cit.*, p. 25-26; Radke E., *Viae Romanae*, *RE*, suppl. 13 (1973), coll. 1506-1511 et 1535-1539; Hinrichs K., *Historia*, 16, 1967, p. 168, n. 36; Wiseman T. P., *Via Anniae*, dans *PBSR*, 32, 1964, p. 30-37; Ead., *PBSR*, 37, 1969, p. 88-91 et *PBSR*, 38, 1970, p. 131; Verbrughe C., *Classical Philology*, 68, 1973, p. 25-35.

⁴² Guzzo P. G., *Il territorio dei Bruttii...*, *op. cit.*, p. 123 : «Più o meno dipendenti dalla prima, ma comunque più recenti, anche se sicuramente ricalcate su assi di percorrenza molto più antichi, sono le vie litoranee : quella ionica non presenta difficoltà, oltre, naturalmente all'identificazione dei nomi tramandati. Quella tirrenica è di collegamento con la Reggio-Capua dalla foce del Savuto verso nord. La costa in questa zona non si presta agevolmente al transito : e il tracciato ne ha sicuramente risentito. Le menzioni degli itinerari sono concordi, e così la Tabula Peutingeriana : cio per dire che la via sarà sicuramente esistita, per quanto credo siano sempre stati più favoriti i percorsi interni di cresta. E pero un fatto che gli insediamenti di epoca romana sono a quota bassa. La cronologia delle vie costiere non è determinabile con sicurezza : alcuni miliari dal Reggino attestano lavori nel IV d.C. a meno che si tratti di propaganda» (NDA : il s'agit des inscriptions *CIL* X 6956-6960, cf. l'*auctarium* du *CIL*, p. 1019).

où l'on peut voir les restes d'un pont romain d'époque républicaine, bâti en *opus incertum* (fin II^e siècle av. J.-C.)⁴¹. Pendant toute l'époque romaine, la *via Popilia* est restée la seule route terrestre notable traversant la Calabre du nord au sud, quoiqu'on ne puisse mettre en doute l'existence de voies côtières qui restèrent toujours secondaires⁴². Quant à la transversale est-ouest, établie dès la période sybarite, elle continua d'exister. Il semble que l'on doive préférer au tracé sud, empruntant la vallée du Crati, supposé par certains savants, un parcours plus septentrional, suivant la vallée de l'Esaro pour franchir la chaîne Côtière par le passo dello Scalone. La découverte, à Pauciuri, sur le territoire de Malvito, de vestiges qui auraient pu appartenir à une *statio* publique incite à choisir cette solution⁴³.

G. Noyé dans son étude sur la Calabre et la frontière⁴⁴ souligne l'importance stratégique, dès le VI^e siècle, de l'ensemble formé par la Lucanie et son prolongement le *Bruttium*. Unies administrativement dans l'Antiquité, elles vont connaître une évolution identique dans le courant du Moyen Âge.

2.4. Le Moyen Âge

La question des voies de communication sillonnant la Calabre entre le VI^e et le X^e siècle a été abordée par G. Noyé qui constatait que le réseau se calquait encore en grande partie sur les voies

⁴³ L'organisation agricole du territoire semble calquée sur ce croisement d'axes nord-sud (*via Popilia*), est-ouest (voie transisthmique). On sait, par les fragments du *Pro Tullio* de Cicéron (où l'on trouve l'expression caractéristique *Centuria Popiliana*) que tout ou partie de la zone était centurié au début du I^{er} siècle av. J.-C. Le toponyme même de Scribla (*Strigae*) en garde peut-être le souvenir. Il est possible de retrouver, derrière Pauciuri, un lieu-dit : *pagi centuriati*, ou bien : *pagus centuriae*. Ce qui précède n'implique pas que cette voie transisthmique ait été la seule. Il semble bien que deux autres plus méridionales ont fonctionné, au moins épisodiquement. D'abord la transversale Vibo Valentia-Scolacium, sûrement empruntée par Cassiodore (Var. 4, 48), qui coupait l'isthme de Sant'Eufemia (Voir Guzzo P. G., *Il Territorio dei Bruttii*, *op. cit.*, p. 124) et une autre joignant Locres à la plaine de Gioia Tauro, mentionnée par Procope (7, 22 Loeb). On ne possède plus de trace écrite ou archéologique de la route fleuve Neto-fleuve Savuto qui fonctionnait auparavant.

⁴⁴ Sur la mise en place de la frontière grecque, on se reportera à Noyé G., *La Calabre et la frontière (VI^e-X^e siècle)*, dans Poisson J.-M. (dir.), *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Actes du colloque d'Erice-Trapani (Italie) tenu du 18 au 25 septembre 1988, Rome-Madrid, 1992, p. 277-308 ainsi que Ead., *La domination byzantine en Calabre*, dans Jacob A., Martin J.-M., Noyé G. (dir.), *Histoire et culture dans l'Italie byzantine. Acquis et nouvelles recherches*, collection de l'École française de Rome 363, Rome, 2006, p. 445-469.

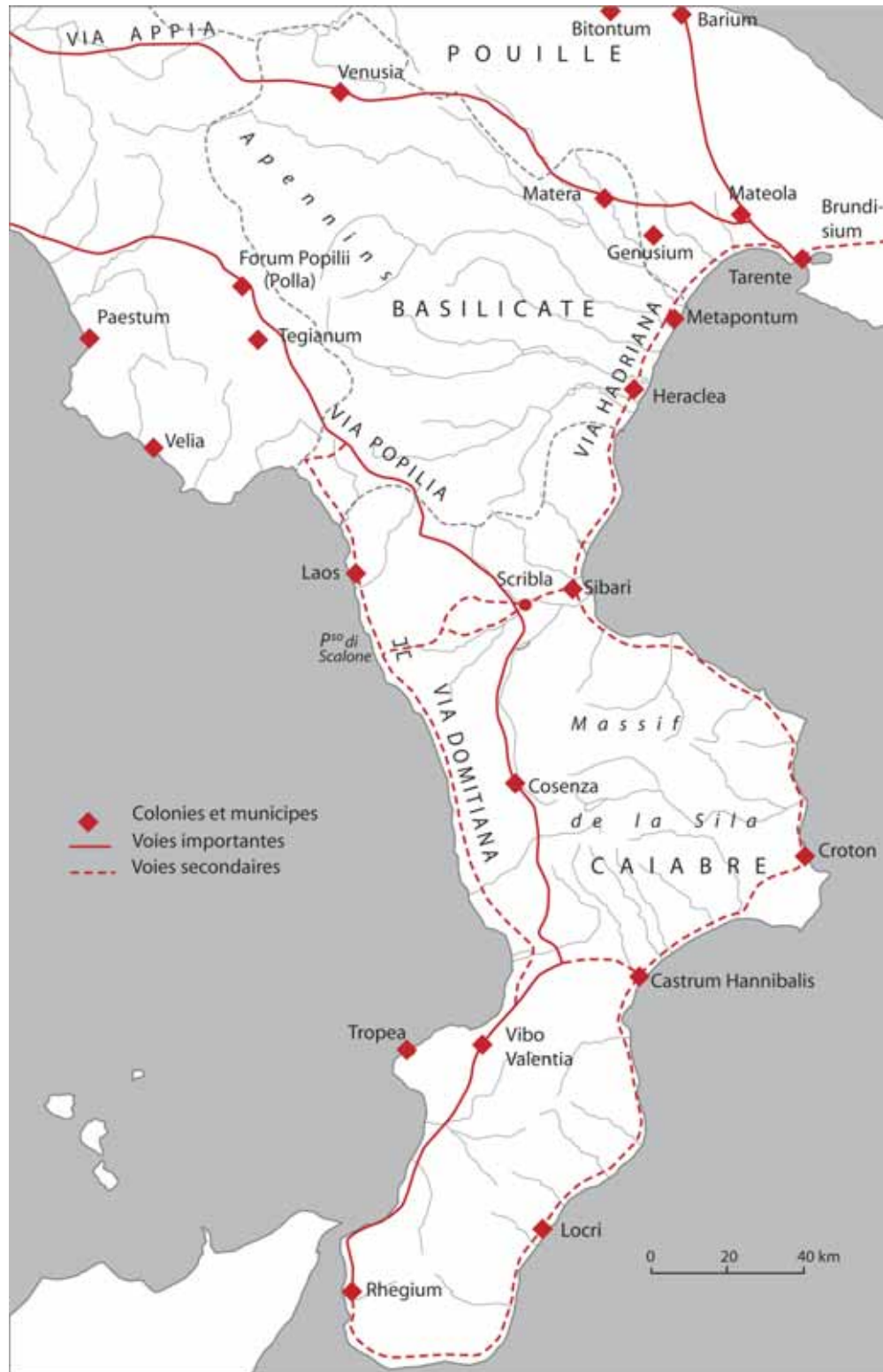


Fig. 16 – Principales voies de communication pendant l'Antiquité romaine. D'après Chevalier R., *Les voies romaines*, Paris 1972, p. 150-152; Toynbee A. J., *Hannibal's legacy*, Cambridge, 1969, vol. 2, carte 2, Southern Italy. Le tracé précis de la via Popilia a été établi en tenant compte des observations de Hinrichs K., *Der röm. Strassebau zur Zeit der Gracchen*, dans *Historia* 16, 1967, p. 162-176; Radke D., *Die Strasse des Konsuls P. Popilius Laenas in Oberitalien*, dans *Latomus* 24, 1965, p. 815-823; Wiseman T. P., *Viae Anniae*, dans *PBSR* 32, 1964, p. 30-37; *PBSR* 37, 1969, p. 88-91, *PBSR* 38, 1970, p. 131; Guzzo P. G., *Il territorio dei Bruttii, Società Romana e produzione schiavistica*, I, *L'Italia : insediamenti e forme economiche*, Laterza, Roma-Bari, 1981, p. 123-124.

romaines⁴⁵. Les zones escarpées et élevées de la Calabre constituaient d'excellents refuges où se retranchaient les «barbares», ennemis de l'armée romaine qui privilégiait le combat en plaine. Ainsi la Lucanie et le nord du Bruttium acquirent un caractère de marginalité qui en faisait par excellence une zone frontière.

À partir de 840 débutent les incursions sarrasines. Les Arabes, alors établis à Tarente, dévastent périodiquement le sud de la péninsule. Les Lombards, tout comme les Grecs, ne réussissent pas à leur opposer une résistance sérieuse⁴⁶. La Calabre se vide, semble-t-il, de son élément autochtone et une vie ralentie se réfugie dans quelques villages bien protégés⁴⁷. Au X^e siècle, les razzias se poursuivent, visant des cités telles que Reggio, Gerace, mais aussi Cassano, Cosenza, Bisignano⁴⁸, ce qui témoigne que les raids pouvaient conduire à une pénétration très profonde à l'intérieur des terres. Louis-Robert Ménager, s'appuyant sur les récits hagiographiques, constate que la menace incessante qui pesait sur les communautés italo-grecques, et surtout siculo-grecques, conduisit nombre d'entre elles à émigrer vers le nord jusqu'aux confins calabro-lucaniens; elles ne trouvèrent de répit qu'au nord du Val Sinni⁴⁹, où s'éta-

blit, sur les pitons rocheux de la chaîne Paoline, non loin d'ailleurs d'un autre sanctuaire – le Mercourion – le petit monastère «*qui vocantur Mulae*»⁵⁰.

La voie de terre passant par le bassin du Crati était, par conséquent, l'objectif primordial pour qui voulait s'assurer le contrôle de la Calabre. Les voies romaines, situées à la base des piémonts, entre montagnes et marécages, continuaient à être utilisées par les pillards aussi bien que par les conquérants. Ce n'est évidemment pas un hasard si, en 1048, Dreux de Hauteville, devenu comte de Pouille après la mort de son frère, Guillaume Bras de Fer⁵¹, envoyait précisément à la conquête de la Calabre le jeune Robert Guiscard, son demi-frère, et lui attribuait, pour ce faire, le château de Scribla⁵². Cet endroit, dont Guillaume s'était emparé en 1044 et sur lequel il aurait édifié un «*castellum*»⁵³, dominait le principal croisement routier de Calabre; il permettait la surveillance du territoire dans toutes les directions et le contrôle de toutes les voies de terre⁵⁴. On peut supposer, sans grand risque d'erreur, que la colline de Scribla permettait aussi de contrôler les gués par lesquels on franchissait le Crati et le Coscile⁵⁵.

⁴⁵ Noyé G., *La Calabre et la frontière*, op. cit., p. 286 et cartes fig. 1, p. 287, fig. 2, p. 289.

⁴⁶ Gay J., *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands*, Paris 1904, p. 50.

⁴⁷ Ménager L.-R., *La byzantinisation religieuse de l'Italie méridionale (IX^e-XII^e siècles) et la politique monastique des Normands d'Italie*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, n° 53, 1958, p. 757.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 758.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 766.

⁵⁰ Voir Alessio G., *Saggio di toponomastica calabrese*, Florence, 1939, p. 269, n° 2647. Il s'agit du sommet appelé La Mula, situé au nord-ouest du village de San Sosti, qui culmine à 1931 m d'altitude; ce nid d'aigle domine le passo dello Scalone. On ne peut y accéder qu'en empruntant la vallée du haut Esaro.

⁵¹ Chalandon F., *Histoire de la domination normande*, op. cit., p. 117-118.

⁵² Geoffroy Malaterra, op. cit., I, XII, 22-24, p. 14.

⁵³ Lupus Protospatharius, *Chronicon*, Pertz (ed.), MGH, SS, t. V, p. 58 : «*Anno 1044 Guillelmus filius Tancredi descendit cum Guaimario principe in Calabria feceruntque ipsum Stridulam castellum*». Sur l'incompatibilité des affirmations de Geoffroy Malaterra et du *Chronicon* qui sous-entendent tous deux, à quatre ans d'intervalle, l'édification du château, on se reportera à l'étude de Noyé G., *Le château de Scribla et les fortifications normandes*, op. cit., p. 213-214.

⁵⁴ On trouve confirmation de la permanence des voies de communication dans l'article de Cuozzo E., *Riflessioni in margine all'itinerario di Roberto il Guiscardo nella spedizione contro Salerno del 1076*, *Rivista Storica Italiana*, Anno LXXXI, 1969, 2, p. 706-720. La carte publiée par l'auteur (planche 4) confirme nos déductions : l'axe Cosenza-Rotonda correspond à la *via Popilia*; en réalité il s'infléchit légèrement dans son tiers supérieur vers la mer

Ionienne, longeant le Crati et évitant le piémont de la chaîne Côtère. Toutefois pour E. Cuozzo, l'arrivée normande ne signifie pas une fréquentation renouvelée parce que le mode d'action employé est nouveau. La cavalerie normande privilégie les itinéraires tortueux permettant l'occupation systématique de la région et son contrôle par l'établissement de fortifications dans les lieux stratégiquement importants (Cuozzo E., *La viabilità*, dans Placanic A. (dir.), *Storia della Calabria medievale*, vol. I, *I quadri generali*, Rome, 2001, p. 471).

⁵⁵ Il est aujourd'hui assez difficile d'imaginer dans quelles conditions s'effectuaient les traversées des rivières, en Calabre, au Moyen Âge. Une transformation du régime des cours d'eau, attestée par de nombreux témoignages, s'est en effet opérée entre l'époque romaine et le XIX^e siècle, vraisemblablement provoquée par les effets néfastes du déboisement qui ont peu à peu transformé des rivières tranquilles (Plin, *NH*, III, 15, 2; Strabon VI, 253, 255, 256, 261, 263) en des fléaux dévastateurs. Pour la période que notre étude concerne, il semble raisonnable d'accepter une solution moyenne sans négliger l'importance des fluctuations saisonnières. Les basses eaux d'été devaient permettre un passage aisé, presque à pied sec. Les pluies torrentielles de l'hiver, même lorsqu'elles ruisselaient sur des versants à la végétation plus dense, augmentaient les débits et inondaient les vallées entrecoupant les routes de bourniers et fondrières. La correspondance de Duret de Tavel, officier de Napoléon I^{er} envoyé en Calabre, est, à cet égard, et malgré son caractère anecdotique, tout à fait éclairante. Dans la lettre XXII datée du 27 février 1809 à Corigliano, deux passages donnent une idée précise des conditions géoclimatiques de la région (Duret de Tavel, *Séjour d'un officier français en Calabre*, Paris-Rouen, 1820). Il écrit (p. 197), «Entre le Chratis et le Cocillo, au lieu même où s'élevaient autrefois les somptueux édifices de Sybaris, il existe

On ne peut donc expliquer l'installation normande à Scribla que par la position extraordinairement privilégiée du site au regard des voies de communication. En contrepartie, ce choix exigeait de braver les conditions climatiques, la chaleur torride, les pluies diluviennes et surtout le paludisme⁵⁶ qui obligea peut-être Robert Guiscard à quitter un moment le château⁵⁷ pour gagner avec sa troupe les premières hauteurs, plus saines, de San Marco Argentano⁵⁸ (fig. 5 et 15)⁵⁹. Quelques années plus tard cependant, après la destruction du *castrum* de Buganum, en Sicile, Robert revint à Scribla où il installa, à la fois pour le peupler et l'assainir, la population sarrasine qu'il venait de déporter⁶⁰. Cet acte prouve l'immense intérêt qu'il portait au lieu⁶¹ : les foyers de résistance sarrasins en Sicile, et byzantins en Pouille, qui nécessitaient tour à tour sa présence, le contraignaient à traverser la Calabre dont il devait impérativement contrôler le passage⁶². Deux documents sont révélateurs de l'importance que revêtait le château dans le dispositif de surveillance de la région : en septembre 1094, le duc Roger Borsa donnait à Saint-Pierre le château «*quod Stregola dicitur*» avec

tous ses vassaux «*tant chrétiens que sarrasins*»⁶³ ; mais en 1106, il reprenait le château de Stregola ainsi que le monastère Saint-Adrien de Rossano et donnait en échange à Saint-Pierre le fief de Fabbrica en Pouille⁶⁴. Il est probable que ce troc répondait à des raisons de sécurité : le mécontentement grondait dans la région et des soulèvements étaient à craindre. Il semble que Scribla apparaissait, de nouveau, comme un poste de contrôle indispensable⁶⁵.

3. INSTALLATION DES CHÂTEAUX NORMANDS ET CONTRÔLE DU TERRITOIRE

Du nord au sud de la vallée du Crati, la position des châteaux d'origine normande par rapport à la topographie est tout à fait caractéristique : on observe qu'ils évitent le fond de la vallée, marécageux et insalubre, menacé par les inondations, et s'installent sur les premiers contreforts montagneux d'où ils assurent le contrôle de l'ancienne *via Popilia* et la sécurité de la population qui tend à se rassembler autour d'eux⁶⁶ (fig. 17 et 18). P. Toubert a décrit pour le Latium médiéval⁶⁷ des

un terrain couvert d'excellents pâturages, entouré de marais profonds et seulement abordable par la mer» ; p. 198, «Pour aller à Cassano, il faut passer le Chratis. Cette rivière abandonnée depuis tant de siècles à son cours impétueux et irrégulier ne permet l'établissement d'aucun genre de pont, et on a cherché à y suppléer au moyen d'une énorme charrette à deux roues, surmontée d'un étalage en planches proportionné à la hauteur de l'eau. Cette barque roulante attend les passants sur le rivage : aussitôt qu'il y en a un assez grand nombre de réunis, le conducteur pousse des cris aigus, et à sa voix deux buffles de la plus haute taille sortent tout fangeux des marais voisins pour venir se ranger docilement sous le joug. Attelés à cette pesante machine chargée de personnes et d'effets, ils la traînent péniblement à l'autre bord. Les roues, enfonçant alternativement dans la vase, occasionnent des mouvements qui tiennent constamment dans la crainte qu'elle ne verse au milieu de l'eau. Pour surcroît d'inquiétude et d'embarras, il faut tenir à la main par la bride les chevaux suivant à la nage, et pouvant à peine résister à la puissance du courant. Je n'ai réellement jamais traversé cette rivière sans craindre qu'elle ne réalisât, pour moi, le passage de l'Achéron».

⁵⁶ La présence de la maladie n'est pas absolument assurée au Moyen Âge, mais l'insalubrité du climat liée notamment à la présence de marécages n'en subsiste pas moins.

⁵⁷ Le Lannou M., *Le rôle géographique de la malaria*, dans *Annales de géographie*, 1936, p. 113-135.

⁵⁸ «*Robertus vero Guiscardus cum apud Scriblam moraretur, Calabros fortiter impugnans, cum videret suos propter infirmitatem loci et aeris diversitatem lanquescere, sanioerem locum expectens*», Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, p. 16.

⁵⁹ Pour la localisation des principales fortifications normandes on pourra également se reporter à Flambard Héricher A.-M., *Un instrument de la conquête et du pouvoir, les châteaux normands de Calabre : l'exemple de Scribla*, dans *Les Normands en Méditerranée*

dans le sillage des Tancrède, Actes des rencontres internationales de Cerisy-la-Salle, 1992, Caen, 1994, p. 95.

⁶⁰ Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, p. 46-47.

⁶¹ Différentes raisons qui ne sont pas incompatibles entre elles peuvent expliquer ce transfert de population. D'abord, il était important de rendre les sarrasins inoffensifs et d'en «purger» la Sicile. La déportation en Calabre permettait à la fois de les isoler et d'éviter l'utilisation de mesures plus coercitives qui, mal reçues par le reste de la population sicilienne, auraient pu créer un mouvement d'opinion défavorable aux Normands. Ensuite, il est également possible que ces derniers aient constaté une meilleure résistance à la malaria des sarrasins soumis, de longue date, aux méfaits des piqûres de l'anophèle. La maladie se trouvant à l'état endémique dans leur organisme, ils auraient été moins vulnérables que les Normands. En leur confiant la bonification des terres environnant Scribla, Guiscard provoquait l'assainissement des lieux et diminuait les risques de maladie, voir à ce sujet : Celli A., *Giustino Fortunato e la lotta contro la malaria*, dans *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania*, II, 1932, p. 599-617.

⁶² Pontieri E., *I primordi della feudalità Calabrese*, dans *Rivista Storica Italiana*, 4, 1920, p. 566.

⁶³ Guillaume P., *Essai historique sur l'Abbaye de Cava d'après des documents inédits*, Cava dei Tirreni, 1877, p. XVI, V (*Arc. Mag.* D.2).

⁶⁴ *Ibid.*, p. XVIII-XIX, VII (*Arc. Mag.* E.4).

⁶⁵ Pontieri E., *I primordi della feudalità Calabrese*, *op. cit.*, p. 631.

⁶⁶ On pourra voir à ce sujet Noyé G., *Féodalité et habitat fortifié en Calabre dans la deuxième moitié du XI^e siècle et le premier tiers du XII^e siècle*, dans *Structures féodales et féodalisme dans l'occident méditerranéen (X^e-XIII^e siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Colloque international organisé par le CNRS et l'École française de Rome (10-13 octobre 1978), Rome, 1980, p. 607-630.

⁶⁷ Toubert P., *Les structures du Latium médiéval*, Rome, 1973, t. I, livre II, p. 303-368.

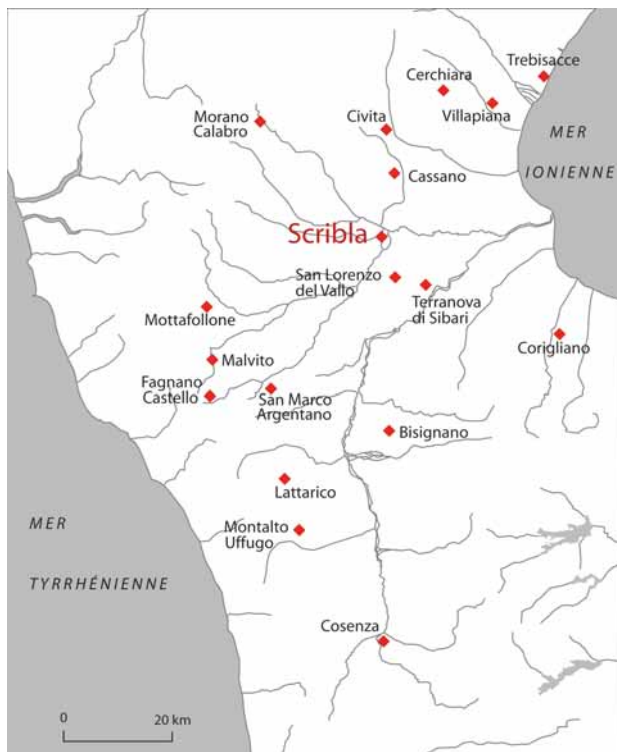


Fig. 17 – Carte des fortifications normandes de la vallée du Crati.

modes d'implantation de ce type et l'on peut penser que le phénomène ne s'est pas limité à cette seule région⁶⁸.

Dans une étude consacrée à l'habitat fortifié calabrais, G. Noyé retrace les modalités d'implantation des châteaux normands. Elle décrit l'occupation de la période antérieure comme composée de bourgs fortifiés, de *castella* et d'un peuplement intercalaire. Les bourgs fortifiés calabrais, qualifiés dans les chroniques de *castra*, sont situés sur les versants des piémonts des massifs montagneux, le long des côtes ou dans les vallées, à une altitude moyenne assez constante, sans doute déterminée par les activités agropastorales et l'organisation des terres cultivées. Il s'agit en général de sièges de gastaldats ou de centres de l'administration byzantine⁶⁹. Le

castrum forme un ensemble clos, entouré de murs et souvent percé de deux portes, qui se distingue nettement de la campagne environnante. Des châteaux domaniaux, appelés *castella*, existent parallèlement, ce sont des fortifications privées, élevées sur des domaines patrimoniaux, parfois cédées ensuite à un monastère. Il semble que le *castellum* possède une enceinte assez vaste pour résister à des assauts. Entre les bourgs fortifiés et les *castella* domaniaux subsiste un habitat dispersé attesté à plusieurs reprises par Geoffroy Malaterra⁷⁰.

La mainmise des Normands sur la Calabre s'accompagne d'une vague de constructions castrales à valeur avant tout stratégique mais aussi résidentielle qui parfois deviendront des centres de peuplement. Plusieurs phases se distinguent. Dans un premier temps, avant 1057, Robert Guiscard fraîchement arrivé en Calabre ne peut encore entreprendre, faute de moyens, une véritable conquête. Les chroniqueurs, Aimé du Mont Cassin⁷¹ et Guillaume de Pouille⁷², le montrent comme vivant de brigandage et de coups de mains. C'est à ces fins que son frère Dreux de Pouille, lui construit le *castrum* de Scribla⁷³ délaissé peu de temps après en raison de l'insalubrité du lieu, puis réoccupé et fortifié. À San Marco Argentano, le



Fig. 18 – Malvito, exemple d'implantation d'un village médiéval : la sombre masse du château, au sommet du piton rocheux, domine le village et surveille la vallée.

⁶⁸ On peut voir à ce sujet, par exemple : Toubert P., *La terre et les hommes dans l'Italie normande au temps de Roger II*, dans *Atti delle terze giornate normanno-sveve* (25-25 maggio 1977), Centro di Studi normanno-svevi, Università degli Studi di Bari, Bari 1979, p. 55-71; dans le même recueil : Martin J.-M., *Les communautés d'habitants de la Pouille et leurs rapports avec Roger II*, *Atti delle terze giornate normanno-sveve* (25-25 maggio 1977), Centro di Studi normanno-svevi, Università degli Studi di Bari, Bari

1979, p. 73-98, ainsi que Noyé G., *Féodalité et habitat fortifié...*, *op. cit.*

⁶⁹ Noyé G., *Féodalité et habitat fortifié...*, *op. cit.*, p. 612-613.

⁷⁰ Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, I, 16, p. 16.

⁷¹ Aimé du Mont Cassin, *op. cit.*, III, 9, p. 122.

⁷² Guillaume de Pouille, *op. cit.*, II, 326-328 et 332-333.

⁷³ Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, I, 12, p. 14. D'après G. Noyé, l'emploi du terme *firmare* signifierait une construction *ex nihilo*.

schéma d'occupation est pratiquement le même. La motte initiale, défendue d'abord d'une simple palissade de bois⁷⁴ sera par la suite dotée d'une tour de pierre⁷⁵.

Au cours de la phase suivante, alors que Robert Guiscard a désormais les moyens d'entreprendre la conquête du pays, les fortifications sont peu à peu organisées; construites à l'écart des agglomérations, elles ont un rôle militaire accentué et abritent des hommes et les provisions qui leur sont destinées. Robert et son frère Roger y vivent avec des *milités* qui leur sont liés par l'argent et ne restent fidèles que dans la mesure où ils sont rétribués pour leurs services⁷⁶. À partir de 1057, apparaît un nouveau type de château implanté par les Normands à proximité ou à l'intérieur des bourgs castraux et que Geoffroy Malaterra qualifie systématiquement de *castellum*⁷⁷. Il s'agit tantôt de forteresses de campagne que nous pourrions assimiler à des contre-châteaux, tantôt de citadelles construites par les ducs dans les bourgs castraux, qui se sont rendus et qui sont liées au duc par un traité ou *foedera*⁷⁸ qui comprend le tribut, le service et le serment. Parfois celui-ci permet aux habitants de se protéger contre la construction d'une citadelle à l'intérieur de leurs murs. La plupart des *castra* se livrent sans conditions et viennent agrandir le domaine ducal, toutefois, le duc, pour prévenir les troubles⁷⁹, va devoir construire des citadelles dans de nombreux *castra*. Il semble avoir réussi à en conserver le privilège.

Comme celle de Guillaume le Conquérant en Normandie, la disparition de Robert Guiscard suscite une crise qui se traduit par l'édification de fortifications privées à l'initiative de *milités*. Une transformation des fortifications est perceptible. Les anciennes familles cherchent à augmenter leurs possessions, certains *castra* et *castella* sont détruits, les défenses sont renouvelées, les techniques de fortification font des progrès importants notamment grâce à l'utilisation de la pierre. Les nouveaux châteaux sont transférés sur des collines d'où ils dominent les villes. Au début du XII^e siècle,

dans l'anarchie croissante, il est possible que des résidences seigneuriales modestes aient vu le jour, donnant naissance au dense réseau fortifié qui existe encore en partie⁸⁰.

Pour la Calabre, on retrouve la liste des bourgs fortifiés dans les registres de l'impôt émanant de la Chancellerie royale⁸¹ ou dans les rôles de la dîme⁸². Le site choisi pour leur implantation répond sans aucun doute à des impératifs de surveillance très stricts : tous sont orientés vers la vallée pour observer un territoire très vaste et disposent de visées latérales vers les châteaux voisins. À partir du donjon de Malvito, par exemple, on domine toute la vallée de l'Esaro vers l'est et, par une trouée dans la montagne, la vue s'étend jusqu'à San Marco Argentano au sud-est. De la même manière, depuis Scribla, on peut surveiller la vallée du Crati jusqu'au littoral ionien et en amont, par temps clair, jusqu'à San Marco (fig. 17).

Dans la Calabre normande, ce sont des motifs stratégiques qui imposent avant tout la surveillance des voies dont le tracé reste calqué sur celui des voies romaines. Il faut contrôler tout déplacement inhabituel, qu'il s'agisse aussi bien de troupes en campagne que de l'escorte des Grands, car les souverains médiévaux, leurs fonctionnaires, leur cour, leur famille même sont en perpétuel déplacement⁸³. La fréquence et la rapidité de leurs voyages, dont les documents témoignent, sont surprenantes.

Alors que la fonction stratégique de la route persiste, inchangée, jusqu'au XVI^e siècle, la fonction commerciale, essentielle pourtant à l'époque romaine, devient, pendant le règne des Normands, tout à fait secondaire. Les villages, réfugiés sur les *altipiani* à une altitude compatible avec la culture de la vigne et de l'olivier, vivent essentiellement en auto-subsistance. Les vallées insalubres ne sont plus utilisées que pour la transhumance qui s'effectue en fonction de l'étiage, remontant pendant la mauvaise saison vers les hauteurs couvertes de belles forêts dont on tire également le bois d'œuvre. Le transport des produits pondéreux

⁷⁴ Aimé du Mont Cassin, *op. cit.*, III, 7, p. 121 : «trova un mont molt fort. Et la appareilla de laigname».

⁷⁵ *Ibid.*, III, 7, p. 125 : «Et commanda... que hedifiast la maison en celle fort roche ou avoit tot asseurance et sûreté».

⁷⁶ Noyé G., *Féodalité et habitat fortifié...*, *op. cit.*, p. 618-619.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 620.

⁷⁸ Ce fut le cas à Bisignano, Martirano et Cosenza. Voir Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, I, 17, p. 18.

⁷⁹ Comme à Nicastro où toute la garnison est massacrée en une nuit (Geoffroy Malaterra, *op. cit.*, I, 28, p. 22).

⁸⁰ Noyé G., *Féodalité et habitat fortifié...*, *op. cit.*, p. 628.

⁸¹ Barone N., *La ratio thesaurariorum della Cancelleria angioina*, dans *Arch. Stor. Prov. Nap.*, X, 1885, p. 413s.

⁸² Vendola D., *Apulia, Luciano, Calabria. Rationes Decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV*, Coll. Studi e testi, n° 84, Città del Vaticano, 1939.

⁸³ Durrieu P., *Les archives angevines de Naples*, t. II, Paris, 1887, Itinéraire diplomatique du roi Charles d'Anjou depuis son avènement jusqu'à sa mort, p. 171.

par route est pratiquement réduit à néant. Progressivement, les richesses du sous-sol calabrais vont conduire à un renouveau de la fonction commerciale. En dépit de l'insécurité permanente qui règne dans la région, on voit arriver des marchands génois, florentins, vénitiens. On trouve, dans des documents, trace de l'exploitation du sel, des mines de fer ou d'argent. Le commerce et les vicissitudes politiques sont dès lors intimement liés. Pour pratiquer des échanges, il faut choisir son camp. Indissociable du rôle stratégique, le contrôle de la route devient de plus en plus, quand on s'approche de la Renaissance, un moyen de s'assurer le contrôle économique du territoire.

Depuis l'Antiquité, en raison des contraintes très fortes imposées par la topographie, le climat et l'histoire, le réseau routier calabrais s'est perpétué, presque inchangé à l'exception de voies secondaires tortueuses empruntées pour la desserte locale et les travaux des champs. L'importance stratégique du site où est édifié le château de Scribla explique pourquoi, malgré l'insalubrité de l'endroit et les difficultés rencontrées, les Normands vont s'attacher à le fortifier et à y implanter un noyau de population. Dans le réseau des châteaux normands, accrochés à mi-pente des contreforts montagneux, Scribla conserve son importance et son rôle stratégique initial.